
Monstres et murailles, Alexandre et bicornu, mythes et bon sens

Monsters and walls. Alexander and two-horned. Myths and common sense.

Jean-Louis Bacqué-Grammont, François de Polignac et Georges Bohas

NOTE DE L'ÉDITEUR

Avertissement :

Ce document est issu d'une numérisation par OCR (reconnaissance optique de caractères), il peut contenir des erreurs.

Quelques notes

- 1 Collective, conviviale, intersectorielle et pluridisciplinaire, la présente contribution¹ a pour point de départ un examen critique du manuscrit du *Cihān nūmā* conservé à la bibliothèque du Palais de Topkapi, ainsi que de l'édition qui en fut faite à Istanbul en 1732, c'est-à-dire de l'une des premières réussites de l'imprimerie ottomane naissante. Son auteur, Kātib Çelebi alias Hācī Khalife (1609-1657), est suffisamment connu pour qu'on n'ait pas à rappeler ici la vie et l'œuvre immense de cet érudit dont l'activité marque un tournant dans l'histoire culturelle de l'Empire ottoman en tout cas, probablement aussi du monde islamique, bien qu'aucune recherche dans cette direction n'ait encore été entreprise, du moins à notre connaissance. Quant à son *Cihān nūmā*, « Cosmorama », cette encyclopédie géographique offrait, pour la première fois dans l'une des grandes langues littéraires de l'islam, une image du monde depuis le Japon jusqu'au Bosphore, à partir d'une juxtaposition de données empruntées aussi bien aux géographes musulmans classiques qu'à leurs collègues européens contemporains de l'auteur. D'autre part, dans les quelque 700 pages de cette édition de 1732, le *Cihān nūmā* apparaît comme le résultat de trois quarts de siècle d'efforts de Kātib Çelebi lui-même et de ses deux

continuateurs connus, œuvrant sous le patronage d'un milieu d'esprits éclairés que font entrevoir les préfaces et qui comptait en particulier des représentants de l'élite des ulémas². Depuis longtemps, la conjonction de tant de caractéristiques remarquables aurait dû en faire le sujet d'études érudites débouchant sur une publication répondant aux exigences requises pour l'édition scientifique des textes fondamentaux. Malheureusement, il n'en a rien été.

- 2 Si le *Cihān nūmā* a une histoire longue et complexe, étroitement liée à celle de l'évolution des idées autour de la Sublime Porte, le texte n'en demeure guère connu que des ottomanisants, les traductions qui en furent faites en diverses langues ayant rarement dépassé le stade de l'état de manuscrits dont certains ont d'ailleurs été irrémédiablement détruits. Pourtant, ce qu'on y découvre, exprimé clairement dans une langue simple, correspond souvent à la première manifestation incontestable d'un esprit nouveau chez les lettrés ottomans : à un solide bon sens turc traditionnel s'ajoute une vision critique faisant appel à la raison, à l'expérience, au doute et au contrôle minutieux de la véracité des sources d'information. Certes, le *Cihān nūmā* n'en présente pas moins un certain nombre de maladresses et d'erreurs flagrantes, souvent dues à une maîtrise insuffisante de l'ordre chronologique des données. Mais l'essentiel demeure le « son nouveau » qu'il fait entendre, s'accordant avec un goût prononcé pour la démolition des mythes, légendes et idées reçues : par attaque frontale si le sujet ne présente aucune implication religieuse, par enrobage et fissuration insidieuse de l'obstacle dans le cas contraire. Un bel exemple de cette dernière technique est offert par l'exposé sur la tradition relative à la source paradisiaque des grands fleuves du monde, dans lequel Kātib Çelebi expose les opinions contradictoires qu'en avaient les grands exégètes musulmans, mais insinuant le doute avec tant d'habileté qu'à la fin du chapitre, le lecteur ne peut plus croire un instant que les cours d'eau en question puissent faire exception aux principes des sciences naturelles en général et, en particulier, de la science géographique que l'auteur introduit hardiment en pays ottoman : celle que l'Europe élaborait depuis le début des grandes découvertes. Mutation spontanée ? Imitation de l'Occident ? « Air du temps » ? Il serait bien périlleux d'aborder un tel débat alors que notre connaissance du dossier du *Cihān nūmā* demeure aussi fragmentaire.
- 3 Parmi les légendes que Kātib Çelebi passe ainsi au crible de la critique, nous proposons de tenter ici un rapide examen de celles qui se rapportent à certaines murailles fameuses. En fait, en feuilletant le texte du *Cihān nūmā*, deux de celles-ci ont obstinément échappé jusqu'à présent à nos investigations : la muraille de Chine — qui devrait figurer dans le chapitre 21 sur le Khitāy — et celle du Gurgān. Nous proposons donc de nous limiter ici à deux exemples tirés des chapitres que le manuscrit de Topkapı permet d'attribuer à Kātib Çelebi lui-même. Ceux-ci apparaissent d'ailleurs à ce point caractéristiques de la manière de l'auteur que, si l'évidence codicologique n'en apportait la certitude, la main de celui-ci y serait cependant reconnaissable entre toutes pour les familiers du texte. Outre les informations plus ou moins exactes qu'ils fournissent, il convient de souligner que ce qui est à retenir de ces extraits est non seulement la démarche de la pensée qui s'y révèle mais aussi, grâce à la multiplication des exemplaires par l'imprimerie, leur caractère de sources de référence pour plusieurs générations de lettrés ottomans, parmi lesquels des dirigeants au plus haut niveau.

La Porte de Fer

- 4 Située sur la rive de la mer Caspienne, à 200 km environ au nord de Bakou, la place de Derbend — « épar » ou « défilé » en persan — occupe, sur un étroit passage entre une montagne abrupte et le rivage, une position lui permettant de contrôler tout mouvement entre le Nord et le Sud sur la plaine côtière³. Aujourd'hui encore, elle ne peut être contournée qu'au prix d'un long et difficile détour à travers un massif offrant peu de points de passage. De ce verrou appelé Bāb al-abwāb, « Porte des portes », par les sources arabes et Demur Qapu, « Porte de fer », en turc, Kātib Çelebi, qui n'alla jamais sur place, donne une description assez brève, agrémentée d'une introduction historique puisant dans la tradition iranienne. Il est intéressant de la rapprocher de celle qu'on trouve chez son contemporain, le fameux voyageur Evliyā Çelebi (1611-1684), témoin oculaire qui en livre une relation plus développée⁴, mais sur la fidélité de laquelle il y aurait beaucoup à dire, et qui, pour sa part, en attribue la fondation à l'inévitable « Alexandre le Bicornu »⁵. La comparaison des deux textes ferait notamment ressortir l'effort de précision et de concision, caractéristique de la manière de Kātib Çelebi.

« À l'est de l'endroit susdit [Demir Qapu] se trouve la mer et, à l'Ouest, de grandes montagnes. Comme il y a entre celles-ci et celle-là une plaine unie sur deux ou trois *mifi*⁶, les peuplades des Khazez⁷ et des Turks⁸, qui se trouvaient au Nord, passaient par cet endroit et pillaient les pays du Shirvān, de l'Azerbaïdjan et de l'Errān, qui se trouvent au Sud. Les rois de Perse ne manquaient jamais de leur livrer bataille et carnage, et cela dura jusqu'au temps d'Anûshirvān. Celui-ci fit la paix avec eux sous condition de construire une forteresse à l'endroit susdit. Il dressa une muraille depuis le rivage de la mer jusqu'au sommet de la montagne, y aménagea une porte de fer de trois *mil* en trois *mil*, établit à l'intérieur une garnison de défenseurs et coupa ainsi la route à cette peuplade. Certains disent que ce fut d'abord Esfendiyār qui construisit [cette muraille] et qu'Anûshirvān la restaura par la suite⁹.

- 5 Elle est située en terrain plat, au pied d'une montagne arrondie. Elle a une porte sur chacun des deux côtés et seulement deux murailles. Au milieu coule une fontaine dont l'eau est agréable. La longueur de cette forteresse est de dix mille cinq cents *zi'ra'* et sa largeur de cinq cent cinquante *zirā'*¹⁰. Elle a soixante-dix tours¹¹. Sa hauteur est, approximativement, de l'ordre de celle de la muraille de Constantinople du côté terrestre. Les faces interne et externe du mur sont entièrement faites de pierre taillée, et l'intérieur [est rempli] de gros rochers, longs et larges chacun de quatre *zirā'*. À l'Est se trouve la mer, au Sud une vaste plaine et, à l'Ouest, la montagne susdite sur laquelle poussent toutes sortes de plantes.
- 6 Dans les *Prairies d'Or*, Mas'ûdi dit que la muraille [de cette forteresse] pénètre dans la mer sur deux mille¹² et explique de la manière suivante le procédé de sa construction. Sur des outres de cuir de bœuf gonflées, ils firent descendre les pierre assujetties avec du fer et du cuivre. Lorsqu'elles atteignirent le fond de la mer, des plongeurs descendirent, percèrent les outres, et la muraille trouva son assise sur le sol¹³. L'humble [auteur] dit que ces paroles ne sont point de celles qui peuvent être confirmées. Si l'endroit de la construction n'est pas profond, la manière d'effectuer sous l'eau de tels bâtiments est de le faire dans des coffres calfatés. Dans le cas où [l'endroit] est profond, cela est impossible. Il se peut qu'on ait pensé aux outres en cuir de bœuf dans le but de pouvoir marcher des deux côtés. Sinon, bâtir sur des outres est dénué de sens. Ceci est la preuve du fait que répéter en les approuvant ces propos de l'imam Mas'ûdi est exclu des choses raisonnables. »

- 7 On pourrait approfondir l'examen de cet extrait, de ses sources, des sources de ces sources et de la manière dont Kātib Çelebi rassemble des informations pour donner de manière concise une idée claire de l'endroit et des faits dont il parle, avec des données et des chiffres. Mais le temps et l'espace nous faisant défaut, nous n'avons évoqué la Porte des Portes — bien réelle malgré les légendes que ne pouvaient manquer de susciter l'aspect particulier du site et les dimensions de l'ouvrage — qu'à titre d'introduction à une autre muraille que bien des imaginaires avaient érigée en modèle mythique.

Les Yā'cūc, les Mā'cūc et la muraille du Bicornu

- 8 Tel est le titre du passage consacré à l'évocation de la muraille d'Alexandre et qui, dans la typographie compacte d'Ibrahim Miiteferriqa, occupe deux pages à l'extrême fin du trente-septième chapitre, sur le « climat du Turkestan et du Desht[-i Qipçaq] ». Au sein du *Cihān nūmā*, ce dernier apparaît quelque peu atypique dans la mesure où l'on n'y retrouve pas le plan-type hérité de la tradition géographique islamique et adopté par l'auteur pour la plupart des autres, avec quelques variantes dans l'ordre des sous-parties : la situation géographique, les villes, les rivières, les montagnes etc., les régions non musulmanes en comportant d'autres sur le système de gouvernement, la religion, la justice, les mœurs des habitants. En comparaison, ce trente-septième chapitre évoque plutôt une juxtaposition de paragraphes dont les ensembles ne s'enchaînent pas de manière aussi cohérente qu'à l'accoutumée. Après une première partie respectant plus ou moins le plan-type (p. 366-374 de l'édition d'Ibrāhīm Miiteferriqa), on voit ensuite se succéder jusqu'à la fin (p. 379) des passages souvent tirés des géographes européens (Lorenzo d'Anania en particulier), entrecoupés par deux digressions : l'une sur la tentative de creusement du canal du Don à la Volga au temps de Selim II, l'autre sur la muraille d'Alexandre. Il est loisible de penser que si Kātib Çelebi avait pu achever son œuvre, l'économie de ce chapitre aurait été quelque peu différente.
- 9 Avec l'évocation de la muraille d'Alexandre, l'auteur nous propose une sorte de dossier cohérent dans lequel l'information rassemblée débouche sur l'un de ces examens critiques annoncés par *faqir aydur* « l'humble auteur dit », et qui correspondent généralement à la mise en pièces de quelques idées reçues. Celui que nous allons voir nous semble constituer l'un des morceaux les plus remarquables que le *Cihān nūmā* offre dans ce genre. Comme nous devons en donner ailleurs une édition et un commentaire développés, nous n'en présentons ici qu'une traduction accompagnée des explications les plus indispensables pour la compréhension du matériau central de notre entreprise contrapuntique où la place la plus large est laissée à la libre improvisation de chacun.

« [I] Il en est fait mention dans le Coran de grande gloire. D'après les commentateurs, Yā'cūc et Mā'cūc sont l'une des sortes de tribus de Tiirk qui sont établies au plus loin des terres habitées. Ce sont des êtres sauvages, semblables à des quadrupèdes, de petite taille et avec de grandes oreilles. Sur la terre des Tiirk, leurs habitations sont discontinues. En se reproduisant de génération en génération, ils se répandirent dans ces parages. Il est mentionné dans l'enfilade des perles du Verbe illustre¹⁴ et écrit dans des chroniques estimées que, lorsque ces terres ne purent plus les contenir, ils se répandirent aux limites du milieu des terres habitées d'en deçà et qu'ils jetèrent dans les affaires de la population de ces régions les troubles dont ils sont coutumiers.

Le Bicornu Himyarite (Dhū 1-Qarnayn-i Himyeri), l'un des rois himyarites, c'est-à-dire des empereurs du Yémen, qui vivait au temps de Monseigneur Ibrahim — sur lui soit le salut ! — et qui avait parcouru l'Orient et l'Occident en y faisant

campagne, arriva dans ces régions. [II] La population montra alors l'oppression qu'elle subissait. Une montagne la séparait de ce peuple réfractaire, par un passage de laquelle celui-ci venait [chez eux]. Les Yā'cûc et les Mā'cûc bloquaient ce point d'entrée et de sortie. Comme le fait de fermer ce passage en y bâtissant une muraille faisant obstacle, et de repousser la main de la domination injuste et de l'invasion dépendaient de la faveur d'un empereur puissant comme l'était le Bicornu, tous lui demandèrent et le prièrent de couper la route de cette peuplade grâce à cette muraille, afin que la population de ces pays fût délivrée du mal que celle-ci causait, qu'elle puisse revivre et faire demeurer sur la page du temps la mention de ce bel acte. Le Bicornu, quant à lui, s'accorda avec leurs raisons et, ainsi qu'il est écrit dans les chroniques et dans les commentaires, il construisit la fameuse muraille¹⁵ derrière laquelle les Yā'cûc et les Mā'cûc resteront jusqu'à quand Dieu le voudra. Il y a des preuves selon lesquelles, à la fin des temps, ils la détruiront et sortiront. C'est ce qu'on comprend d'après les preuves qui se trouvent dans les livres sur les sciences de la Loi canonique.

[III] Quant aux chroniques, elles rapportent quelques récits absurdes. Par exemple, que le Bicornu serait Iskender le Grec ou qu'un homme serait allé à la muraille de Yā'cûc au temps [du calife] Wāthiq bi-llāh. Ce ne sont pas des choses dignes d'un esprit cultivé et de bonnes mœurs¹⁶ car le Bicornu vivait au siècle de Monseigneur Ibrahim — sur lui soit le salut ! — et ils se sont rencontrés et embrassés à La Mecque la vénérée, comme il est mentionné dans les Traditions du Prophète et écrit dans les *Sāhīhāyn*. Quant à Iskender le Grec, il est postérieur. Il a été établi qu'entre la naissance d'Ibrāhim — sur lui soit le salut ! — et la victoire d'Iskender le Grec sur Darius (Dārā), qui constitue le début du *Tā'rikh-i-iskenderi*, [il s'est écoulé] mille neuf cent cinquante-huit années. Conformément à la teneur de « Ô toi qui as donné Thurayyā en mariage à Suhayl ! Dieu te donne longue vie ! Comment pourraient-ils se rencontrer ?¹⁷, l'assertion n'a rien qui la puisse soutenir. "Bicornu" est l'un des surnoms des rois du Yémen. Iskender doit être la forme arabisée d'Aleksandr qui, en grec, signifie "bon homme" (*iyü ādam*). Quel rapport y a-t-il entre un surnom arabe et himyarite d'une part, un nom grec d'autre part ? En outre, Iskender n'est pas mentionné dans le Coran. Celui qui est mentionné dans l'enfilade de perles du Verbe illustre est le Bicornu. D'après ses estimations, l'auteur du *Tefsir-i kebir*, pense et affirme par conjecture que, comme Iskender est célèbre à l'étranger, ce doit être lui dont les attributs et surnoms sont mentionnés dans le Coran comme argument introducteur de cette célébrité. [Mais] il n'en a pas vérifié ni examiné l'origine. Aucune chronique n'a survécu, qui contiendrait des informations sur les rois et les événements du temps de Monseigneur Ibrāhim, et qui résoudrait le doute si l'on y avait recours. Lorsqu'avec le cours du temps il n'a plus subsisté de sources, on s'est attaché à cela mais, après vérification, Dhū 1-Qarnayn n'est pas Iskender.

[IV] *Emplacement de la muraille.* Dans la dixième section (*ciiz'*) du cinquième climat dans le livre d'Ibn Sa'id, il est écrit : « Ce qui vient en premier dans cette section est la fortification du Bicornu dont la muraille a été construite [dans un but de] protection par cent soixante-trois degrés de longitude et quarante degrés de latitude. La porte de la muraille se trouve au nord de la fortification susdite. La muraille s'étend du Nord au Sud et rejoint la montagne qui entoure les peuplades des Yā'cûc et des Mā'cûc. La source du fleuve des Yā'cûc et des Mā'cûc se trouve dans cette section. Elle sort de la montagne qui se trouve à l'extrémité de la muraille et coule vers l'Océan ambiant (*bahr-i muhit*). Sur son cours se trouvent le pays de cette peuplade et la muraille, à l'ouest de celle-ci. Il est écrit dans la *Géographie* (*Djoghrāfyā*) de Ptolémée que la ville de Yā'cûc en est la capitale et se trouve à l'embouchure du fleuve susdit, à cent soixante degrés de longitude et quarante-trois degrés et demi de latitude. »

Il ajoute ensuite que la ville de Mā'cûc se trouve au sud-est de celle-ci, à cent soixante-et-un degrés de longitude et quarante-deux degrés de latitude [au nord de la ville susdite]. L'Océan ambiant se trouve à l'est de ces deux villes, et il n'y a pas d'autre [trace de] construction.

[V] *L'humble [auteur] dit* : La longitude et la latitude dont il a fait mention sont celles de la Chine et du Khitāy. Il n'est pas exact que la muraille de Yā'cūc se trouve dans ces régions. Parmi quelques raisons, l'une est que l'habitat de la peuplade susdite doit se trouver éloigné du climat tempéré et proche de la latitude quatre-vingt-dix, car plus [le degré de] latitude augmente, plus le caractère tempéré du climat diminue et elle doit finir par sortir complètement de celui-ci. Comme il a été dit précédemment au début de [ce] livre, les habitants des lieux proches de la latitude quatre-vingt-dix prennent un aspect comparable à celui des bêtes sauvages et la description des Yā'cūc et des Mā'cūc y est fidèle. À présent, on pense que du côté du Nord-Est, l'endroit susdit est proche de la latitude quatre-vingt-dix. Mais, hormis Ibn Sa'id Maghribī, les géographes n'en ont pas déterminé l'endroit. Ptolémée l'a fait dans la *Géographie*, [mais] ce qu'il dit n'a pas été livré. Dans l'original grec de la *Géographie*, il n'y a rien à ce sujet. Ce sont ceux qui en ont fait la traduction à Bagdad qui ont dû l'ajouter. Les auteurs de géographies en latin et en grec n'ont pas pris la peine de déterminer [la position] de l'endroit, car ces régions ne font pas partie des lieux qu'ils ont découverts et sur lesquels ils ont écrit. Le côté du Nord-Est est encore inconnu. Comme l'écrit l'*Atlas*, l'espoir subsiste de passer dans l'avenir en Orient par ce côté. À présent, [ce pays] doit se trouver dans cet endroit inconnu. Quant aux fables écrites par les chroniqueurs, même si on y trouve une information absurde, elles renforcent cette assertion.

[VI] *Anecdote*¹⁸ Ibn Khurdād, qui était un vizir des Abbassides, raconte, d'après Sellām le Traducteur, que Wāthiq bi-llāh vit la muraille en rêve et que pour vérifier l'information, il envoya auprès de Turkhan, roi des Khazez, un de ses astrologues, Mehmed bin Mūsā al-Kh^vārezmī. Le roi d'Erminiyye, Ishāq bin Isrā'il, envoya celui-ci depuis Tiflis auprès du maître de Serir, celui-ci auprès du roi des Lāna et celui-ci, à son tour, le fit parvenir auprès de Turkhan. Au-delà, [Mehmed bin Mūsā] dit qu'il marcha vingt-six jours et parvint à une terre fétide, qu'il marcha dix jours encore et traversa des villes en ruines que la peuplade des Yā'cūc avait détruites, qu'il marcha encore vingt-sept jours à travers ces villes en ruines et parvint à la montagne où est construite la muraille, qu'il traversa une ville à proximité et qu'il vit ces villes ainsi que la muraille. Ce qu'on écrit sur la foi du témoignage du susdit Sellām est que la largeur de cette vallée doit être de cent cinquante toises (*zirā'*), qu'on y aurait fait une sorte de porte haute de cinquante toises où l'intervalle entre le fer et le pisé aurait été rempli de cuivre, qu'il aurait vu le poste de garde et la serrure de cette porte ainsi que le mur de cent toises qui aurait été édifié au-dessus¹⁹. On a fait [à ce sujet] des annotations avec beaucoup de propos absurdes analogues à ceux-ci. Si cela était le cas, insoutenable serait la vaine opinion de ceux qui pensent que ce serait en Andalousie : dans tous les cas, cela se trouve du côté du Nord-Est. Ce que rapporte Qādī Bayzāvi dans son *Tefsir* s'appuie sur la relation selon laquelle la muraille serait les montagnes de l'Erminiyye et de l'Azerbaïdjan. Il est improbable que ce soit le cas. On peut attribuer cette relation à la prétention de rattacher ces montagnes à celles de Yā'cūc et Mā'cūc ».

Alexandre, le « Bicornu » et les peuples de Gog et Magog

- 10 Les deux questions complémentaires autour desquelles s'articulent ces textes : celle de l'identité de Dhū l-Qarnayn, le « Bicornu », de son identification éventuelle avec Alexandre, et celle de l'identification et de la localisation des peuples de Gog et Magog, prennent leur origine dans des débats des premiers siècles de l'islam. L'enfermement des peuples impurs de Gog et Magog (Yā'jūj et Mā'jūj) derrière un gigantesque mur de fer et d'airain barrant un passage resserré entre deux hautes montagnes, et destiné à les contenir jusqu'à la fin des temps (dont leur irruption sera le prélude) est l'une des

missions que se voit assigner, dans le Coran (XVIII, 93-97), l'énigmatique « Homme aux deux cornes » à qui Dieu accorde de régner sur la terre entière. La question de la nature ou de la qualité du Bicornu (ange ou humain ? roi ou prophète ?) semble s'être posée assez tôt, si l'on en croit des traditions qui attribuent au calife 'Umar l'idée qu'il s'agissait du nom d'un ange, ou à l'exégète Muqātil b. Sulaymān (mort en 150/767) celle qu'il s'agissait d'un prophète ; mais c'est surtout après que les commentateurs du Coran et les traditionnistes ont été confrontés aux récits légendaires attachés au nom d'Alexandre dans les cultures grecque, syriaque et persane, qu'elle a pris la forme d'un débat sur l'identité du personnage à qui ce nom avait été donné. En même temps, on chercha aussi à identifier « Gog et Magog » à des peuples connus.

- 11 La légende selon laquelle Alexandre aurait édifié une porte monumentale pour contenir les invasions de barbares nomades semble s'être formée dès le premier siècle de notre ère. L'identification de ces peuples avec celui de Magog — relégué quelque part loin au Nord avec son roi Gog, dont la menace est évoquée dans les prophéties d'Ézéchiel (38-39) — est déjà présente chez Flavius Josèphe. Elle fut ensuite développée dans le christianisme syriaque, à l'occasion des diverses invasions qui ébranlèrent l'Empire romain d'Orient et l'Empire byzantin du V^e au VII^e siècle (Anderson, 1932). La légende passa aussi dans certaines versions du Pseudo-Callisthène pendant l'Antiquité tardive et les traits monstrueux (taille démesurée ou minuscule, oreilles gigantesques qui couvrent leur corps, mœurs répugnantes...) qui sont attribués à Gog et Magog dans la plupart des traditions rappellent ceux des divers peuples fantastiques qu'Alexandre rencontre et combat dans les différentes versions de ses aventures.
- 12 L'identification de Dhū 1-Qarnayn à Alexandre a donc été proposée ou débattue par de très nombreux auteurs, dans les ouvrages les plus divers (commentaires coraniques, chroniques, encyclopédies, recueils de traditions, géographies etc.), mais ne fut pas toujours acceptée. Le premier avait en effet reçu une mission de caractère quasi prophétique, ou du moins eschatologique (la clôture du monde dans la perspective de la révélation et dans l'attente du jour dernier), tandis que le second appartenait à l'histoire des grands conquérants universels : accepter l'identification impliquait une harmonisation des traditions respectives (sensible par exemple chez un Ibn Hishām ou un Mas'ūdi). Par ailleurs, les rivalités entre les différentes traditions nationales au sein de l'islam (la *shu'ūbiyya*) jouèrent aussi autour de ces deux figures. On voit donc tantôt Alexandre « tiré » du côté des traditions perses (où il finit par devenir le demi-frère de Darius, comme dans la version des *Annales* de Tabari révisée par le Persan Bal'ami vers la fin du X^e siècle, ou dans le *Livre des rois* de Ferdowsi), tantôt le Dhū 1-Qarnayn coranique « récupéré » par les traditions yéménites en raison du nombre élevé de noms en Dhū 1-chez les Arabes du Sud (al-Birūni donne une bonne vue d'ensemble de ces débats dans *al-Āthār al-Bāqiyya*, IV). Ainsi fut forgée la légende d'un roi himyarite (un « Tubba ») successeur de la reine de Saba (Bilqīs), surnommé « le Bicornu » comme certains personnages historiques l'avaient été (ainsi le prince lakhmide al-Mundhir b. Mā' al-Samā'), qui aurait été le Bicornu du Coran et aurait conquis la terre entière. Des vers attribués tantôt au poète Hasan b. Thābit, contemporain de Muhammad, tantôt à un prince himyarite, étaient censés rappeler ses exploits en termes très voisins de ceux des versets du Coran. D'autres traditions encore admettaient qu'Alexandre était Dhū 1-Qarnayn, mais affirmaient qu'il était d'ascendance yéménite (Mas'ūdi, § 672) ! Il en résultait un certain flottement, d'où l'idée, reprise dans le *Cihān nūmā* [III]²⁰ qu'il y eut plusieurs « Bicornus », dont Alexandre, tout le problème étant de savoir lequel était celui

du Coran. Il est intéressant de constater que Kātib Çelebī avance des arguments linguistiques pour opter en faveur de l'identification yéménite [III] et introduit une coupure chronologique très nette entre les exploits du « temps des patriarches » et ceux du roi « Iskender le Grec » (on serait presque tenté de parler d'une césure entre « histoire sainte » et « histoire profane »), excluant toutes les possibilités de compromis que l'on trouve dans les anciens textes arabes. Le sens donné au nom « Aleksandr/bon homme » est en partie plausible, *anēr*, acc. *andra* : homme, mais « bon » est une invention (alexandros : « qui protège les hommes »).

- 13 La description de Gog et Magog, des circonstances de leur enfermement, est tout à fait conforme à ce qu'on lit partout. Plus intéressants sont les arguments scientifiques et critiques que l'auteur utilise pour réfuter les indications d'Ibn Sa'īd al-Maghribī sur la localisation de la muraille ; en particulier la comparaison de l'original grec de la *Géographie* de Ptolémée (où il n'est effectivement pas question de Gog et Magog !) avec la version traduite et « interpolée » que cite Ibn Sa'īd [IV et V] : les observations sur les limites du savoir géographique des Anciens et la mise en cause des traducteurs de la Bayt al-Hikma de Bagdad sont savoureuses, et témoignent d'une étude critique des sources tout à fait novatrice. L'identification à la grande muraille de Chine, rarement évoquée par les auteurs arabes (Anderson, 1932, p. 92-96), ne peut non plus guère être déduite du récit de l'expédition de Sellām l'interprète rapporté ensuite et qui vient presque en droite ligne du *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik* d'Ibn Khordadbeh (« Ibn Khurdād », qui n'était cependant pas vizir ; voir BGA VI, p. 125-130). La principale différence réside dans l'attribution de l'expédition, dans le *Cihān nūmā*, à un astrologue, Mahmūd b. Mūsā al-Kh^w àrezmī, qui est inconnu de Ibn Khordadbeh (comme de Ibn Rusta et Ibn al-Faḳīh qui ont repris son récit) : c'est l'interprète turc Sellām lui-même qui la commande, il y a donc là une interpolation ultérieure. L'expédition est bien placée sous le calife abbasside al-Wāthiq bi-llāh, vers 842 ; son motif — le songe du calife — est plus explicite chez Ibn Khordadbeh : le calife aurait vu qu'une brèche avait été ouverte dans la muraille (Muhammad lui-même aurait eu un songe analogue), allusion à la tradition selon laquelle Gog et Magog essaient toutes les nuits de faire un trou dans le mur pour s'échapper, trou que Dieu referme tous les jours, jusqu'au jour où il les laissera se répandre sur la Terre (Tabarī, XVII, p. 64). D'où l'inquiétude du calife et l'expédition, qui fut reçue à Tiflis par le gouverneur d'Arménie, Ishāq ibn Ismā'il (et non Isrā'il) ; les « Lanā » sont les Alains (Al-lān), le « Turkhān » ou « Tarkhān » est le roi des Khazars. L'arrivée de l'expédition chez ces peuples des steppes montre que la muraille en question ne saurait être confondue avec celle de la passe de Derbend (la « Porte des Portes », Bāb al-abwāb), érigée par Chosroes Anūshirvān entre les dernières pentes du Caucase et la mer Caspienne pour protéger l'Iran des incursions nomades, et adoptée par l'islam comme sa propre frontière (Miquel, 1975, p. 262-264) : l'auteur, toujours sagace, réfute à raison la localisation de l'épisode dans les montagnes de l'Azerbaïdjan (ou l'identification de ces montagnes avec celles de Gog et Magog). Enfin, la mention *a priori* surprenante de l'Andalousie comme un des emplacements possibles de la muraille, opinion elle aussi jugée irrecevable par l'auteur, résulte vraisemblablement de la confusion entre la construction du mur de Gog et Magog et la concentration d'autres exploits d'Alexandre ou dérivant de la légende d'Alexandre à l'extrême Occident : l'érection d'une statue de cavalier interdisant le passage au-delà de la limite du monde (Ibn al-Faḳīh, § 84-85) ; la recherche de la Ville de Cuivre, où l'on reconnaît un avatar de l'île ou de la ville des Bienheureux ceinturée de bronze où Alexandre cherche en vain à pénétrer dans certaines versions du Pseudo-Callisthène, et qui aurait été le but d'une expédition mandatée par le calife 'Abd al-Malik

et conduite par le conquérant de l'Andalousie, Mūsā b. Nusayr, formant le pendant exactement symétrique de l'expédition de Sellām vers les confins du Nord-Est (Ibn al-Faqih, § 88-91 ; Genequand, 1992) ; enfin, à partir d'al-Idrisi, le creusement du détroit de Gibraltar (exploit attribué à Hercule dans l'Antiquité) dont une autre statue magique (apparemment une statue de l'Hercule de Gadès/Cadix, qui semble être restée debout jusque vers le XIII^e siècle) était censée défendre le passage. Là aussi, Alexandre Dhū 1-Qarnayn fait figure de maître des seuils et de grand ouvrier de la clôture du monde, ce qui explique le rapprochement fréquent des extrêmes dans sa légende (Polignac, 1999).

Les abominables fils de Gog et Magog dans les sources syriaques

- 14 Dans les sources syriaques, comme dans le Coran et d'autres sources orientales, la mention de Gog et Magog est souvent liée à celle d'Alexandre, qui construisit une muraille ou une porte ou les deux pour les boucler au loin. Si toutes les sources, tant orientales qu'occidentales, s'accordent pour dire que les fils de Gog et de Magog sont des peuples abominables « qui sèment le désordre sur la terre » (Coran, XVIII, 93/94), ou encore : « Ne fu si criiel gent puis que Dieu fist le mont » (Alexandre de Paris, p. 430), il serait intéressant de préciser quelles sont leurs origines, leurs caractéristiques, leurs mœurs et leurs pratiques abominables. Nous mènerons cette enquête en partant de trois textes que nous étudions en vue de leur traduction²¹ : le Pseudo-Denys, achevé en 775 (D), le Pseudo-Méthode, composé en 690-91 (M) et le PseudoJacques de Saroug, composé en 629-30 (S)²².

Description

- 15 Les peuples de Gog et Magog sont de la maison de Japhet (M ; S, III, v. 536)²³ mais Gog et Magog ne sont pas leurs seuls rois ; D cite aussi Gig, et Tamrat et Tamrtan. Ils sont innombrables et lorsqu'ils franchiront la porte qu'a édifiée Alexandre, « ils couvriront la terre plus que les sauterelles » (S, III, v. 538 ; II, v. 473 ; I, v. 466). C'est dans S que l'on trouve le plus d'éléments pour tracer leur portrait. Dans S, I, v. 236 ; II, v. 279 et III, v. 285, Alexandre demande en effet aux Anciens de lui décrire les peuples terrifiants que l'on trouve au-delà de la montagne, et les Anciens lui précisent qu'il s'agit des peuples d'Agog et de Magog²⁴ dont ils tracent le tableau suivant :
- « Chacun d'eux mesure six à sept coudées,
Leurs narines sont camardes et leur front difforme.
Ils se baignent dans le sang et avec du sang ils se lavent aussi la tête,
Ils boivent du sang et mangent la chair des bestiaux²⁵ et des êtres humains.
Ils sont vêtus de peaux de bêtes, ils polissent les armes et ourdissent le courroux.
Plus féroces et plus vaillants que tous les rois dans leurs guerres.
Là où monte la colère du Seigneur, il les envoie :
Ils déracinent les montagnes, retournent la terre et tuent les hommes »²⁶.
- 16 On comprend qu'Alexandre « fut très affligé », mais il n'était pas au bout de ses découvertes... Au cours d'une vision, un ange lui décrit ces peuples lorsque, envoyés par Dieu, ils envahiront la terre à la fin du monde (S, II, v. 562).
- « La voix de chacun d'eux est bien plus puissante que celle du lion,
Chacun met en fuite un millier et deux d'entre eux une myriade.
Haïssables, terrifiants, cruels, violents, belliqueux,

Perfides, pervers, stupides, enragés, gonflés d'orgueil,
 Impies, arrogants, remplis de malédiction et d'iniquité²⁷;
 Ils déchirent et mangent la chair des hommes et des bêtes.
 Tous jubilent en buvant le sang de l'humanité ».

- 17 A nouveau, Alexandre est « frappé de stupeur ». Cependant, mise à part la liste des qualificatifs, ce texte ne fait que reprendre la description précédente. S, I, v. 569, décrivant ce peuple, ajoute qu'il est de « couleur noire ».

Mœurs

- 18 C'est dans M et D que l'on trouve plus de détails sur leurs « pratiques abominables ».
- 19 Dans M, c'est Alexandre lui-même qui, au cours de son voyage vers l'Orient, les surprend en pleine action :
- « Il les vit commettre l'abomination, manger les bêtes qui rampent sur la terre, les rats, les chiens et les chats. Ils laissaient leurs morts sans linceul ni tombeau et trouvaient délectable la chair des fœtus avortés ».
- 20 En conséquence, avec l'aide de Dieu, il les relègue « aux confins du Nord ».
- 21 Dans D, Alexandre se renseigne auprès des Anciens sur les peuples qui vivent au-delà de la montagne « haute et escarpée » et ceux-ci lui répondent :
- « - C'est la frontière que Dieu a établie entre nous et les peuples d'au-delà. Elle s'étend ainsi jusqu'à l'Inde intérieure. Et ces peuples d'au-delà sont des magiciens. Quand ils veulent partir en guerre, ils exposent une femme enceinte devant le feu jusqu'à ce que sorte son fœtus. Alors ils prononcent sur lui des incantations et ils plongent en lui leurs armes si bien que chacun d'eux revêt l'apparence de deux cents cavaliers. Et leurs voix sont pareilles à celles des chacals.
 - Et au cours de votre existence, demanda Alexandre, sont-ils passés à l'attaque ?
 - Dans cette montagne se trouve une passe large d'environ dix coudées et c'est par là qu'ils sortent de temps en temps ».
- 22 Et c'est pour éviter une nouvelle sortie qu'Alexandre construisit sa porte sur cette passe.
- 23 La scène de magie incluse dans ce passage est en fait un abrégé et une variante d'un passage d'une légende chrétienne à propos d'Alexandre qui serait à l'origine de S et qui, selon Budge, serait fondée sur le Pseudo-Callisthène (Budge, 1889) grec où elle revêt une toute autre dimension, puisqu'elle assimile les peuples de Gog aux Huns. Dans ce texte, Alexandre arrive également à une haute montagne et s'informe auprès des Anciens sur les peuples qui vivent au-delà. Les Anciens répondent²⁸ :
- « Il y a les Huns. Le roi dit : - Et qui sont leurs rois ? Les Anciens dirent : - Gog et Magog et NawaI, les rois des fils de Japhet : et Gig, le roi et [suit une dizaine de noms bizarres (Budge, 1889, texte syr., p. 263, trad., p. 150)] qui sont les rois des Huns. Alexandre dit : - À quoi ressemblent-ils, de quoi sont-ils vêtus et quel langage parlent-ils ? Les Anciens répondirent et dirent au roi : - Il en est d'entre eux dont les yeux sont bleus et leurs femmes ont chacune une mamelle. Les femmes sont plus belliqueuses que les hommes car avec des poignards elles peuvent agresser²⁹ un homme. À leurs côtés, à leurs bras et à leurs cous, des poignards sont accrochés, de sorte que si l'une d'elles se lance au combat, où qu'elle tende la main, elle peut tirer un poignard. Ils sont vêtus de peaux de bêtes travaillées et ils mangent crue la chair de tout ce qu'ils tuent. Ils boivent le sang des hommes et des bêtes ».
- 24 Suivent treize lignes consacrées à leur agilité et à leur manière de combattre, puis vient la version longue de la scène de sorcellerie lue dans D :

« Dès qu'ils partent en guerre, ils amènent une femme enceinte et, ayant entassé un bûcher, ils l'attachent en face du feu. Son enfant mijote en elle et son ventre se déchire. Et il en sort cet enfant bien cuit. Ils le posent dans une auge et versent de l'eau sur son corps, si bien qu'il se délaye dans l'eau. Ils prennent leurs sabres, leurs arcs, leurs flèches et leurs lances et les trempent dans cette eau. Quiconque touche cette eau apparaît comme celui qui a avec lui cent mille cavaliers et auprès de chaque centaine d'hommes, apparaissent cent mille troupes de démons qui se tiennent debout ».

- 25 Qu'il s'agisse donc des Fils de Japhet ou des Huns, il est urgent de mobiliser les forgerons pour construire une muraille afin de les empêcher de se livrer à de nouvelles incursions. Quant à décrire les ravages qu'ils causeront à la fin des temps, cela dépasse largement le cadre de cette note. On se reportera à notre traduction de S.

BIBLIOGRAPHIE

I. Sources manuscrites

EVLİYA ÇELEBI, Mehmed Zilli ibn Dervish, *Seyāhat-nāme*, Bibliothèque du Palais de Topkapı, fonds Bagdat 304.

KATİB ÇELEBI, *Cihān nümā*. Bibliothèque du Palais de Topkapı, fonds Revan 1624.

PSEUDO-MÉTHODE, manuscrit Vatican, Syr. 58.

2. Sources publiées

AL-BIRONI, 1879, Sachau (trad.), *al-āthār al-Bāqiya : The Chronology of ancient nations*, Londres.

ALEXANDRE DE PARIS, 1994, L. Harf-Lancner (trad.), *Le Roman d'Alexandre*, traduction, présentation et notes, Paris, Lettres Gothiques.

BUDGE, W., 1889, (éd. et trad.), 77^e *History of Alexander the Great, being the Syriac Version of the Pseudo-Callisthene*, Cambridge, reprint 1976.

EVLİYÂ ÇELEBÎ, Mehmed Zilli ibn Dervish, éd. 1314/1896-97, *Evlîyâ Çelebî Seyāhat-nāmesi*, II, Istanbul.

IBN AL-FAQİH, 1973, H. Massé (trad.), *Abrégé du Livre des Pays*, Paris.

IBN HISHĀM, 1893, M. Lidzbarski (éd.), « Zu den arabischen Alexandergeschichten », *Zeitschrift für Assyriologie*, VIII, p. 263-312.

IBN-KHORDADBEH, 1865, C. Barbier de Meynard (trad.), *Le Livre des Routes et des Provinces*, publié, traduit et annoté, texte arabe, p. 99-12 ; trad., p. 240-246, Paris.

1889, *Le Livre des itinéraires et des royaumes*, (trad.) BGA VI, Paris.

KATİB ÇELEBI, 1145/1732, İbrāhim Mütferriqa (éd.), *Cihān nümā*, Istanbul.

MAS'ODI, 1962, C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (trad, revue par Ch. Pellat), *Les Prairies d'Or*, I, Paris.

PSEUDO-DENYS, 1927, J.-B. Chabot (éd.), *Incerti auctoris chronicum anonymum pseudo-Dionysianum vulgo dictum*, C.S.C.O. 91 / Syr. 66, Louvain.

REININCK, G.J., 1983, *Das Syrische Alexanderlied. Die drei Rezensionen*, C.S.C.O. 454/ Syr. 195, Louvain, Peeters.

3. Études

ANDERSON, A.R., 1932, *Alexander's Gate, Gog and Magog and the enclosed nations*, Cambridge.

BACQUE-GRAMMONT, J.-L., sous presse a, « Quelques pas de promenade dans les jardins du meshikhat », dans Sabine Prator et Christoph K. Neumann (dir.), *Frauen, Bilder und Gelehrte. Studien zur Gesellschaft und Künsten im Osmanischen Reich*, Mélanges offerts au Prof. Hans-Georg Majer, Istanbul, Simurg Historia.

Sous presse b, « Quelques indices pour l'histoire du second *Cihān nümā* de Kātib Çelebî », dans les Actes du 13^e symposium du comité international d'études pré-ottomanes et ottomanes (Vienne 21-25 septembre 1998).

BARTHOLD, W., 1913, « Derbend », dans *El'*, s.v.

BOHAS, G., à paraître, « Alexandre syriaque », dans *Vies et romans d'Alexandre*, Paris, La Pléiade.

DESTREE, A., 1971, « Quelques réflexions sur le héros des récits apocalyptiques persans et sur le mythe de la ville de cuivre », dans *Atti del convegno internazionale sul tema : la Persia nel medioevo*, (Roma, 31 marzo-5 aprile 1970), Rome, Accad. Nazionale dei Lincei, n° 160, p. 639-654.

GENEQUAND, Ch., 1992, « Autour de la ville de bronze : d'Alexandre à Salomon », *Arabica*, 39, p. 328-345.

HINZ, W., 1955, *Islamische Masse und Gewichte*, Leyde, Brill.

KAPPLER, Cl., 1995, « Alexandre le Grand et les frontières », dans *Frontières célestes dans l'Antiquité*, Centre de recherches sur les problèmes de la frontière, Perpignan, Presses Universitaires, p. 370-395.

MIQUEL, A., 1975, *Géographie humaine du monde musulman*, II, Paris-La Haye, Masson.

POLIGNAC, F. de, 1999, « Alexandre maître des seuils et des passages : de la légende grecque au mythe arabe », dans *Alexandre le Grand dans les traditions médiévales occidentales et proche-orientales*, Nanterre, Université de Paris X.

NOTES

1. Cette étude s'inscrit dans le cadre des activités du programme "Histoire et sciences auxiliaires de l'histoire ottomane", commun à l'UPRESA n° 8003 du Centre national de la recherche scientifique et à l'Institut français d'études anatoliennes - Georges Dumézil-d'Istanbul. Sur le *Cihān nümā*, son contenu et son histoire, l'ouvrage de référence sera, dès sa parution prochaine, celui de Gottfried Hagen, *Ein osmanischer Geograph bei Arbeit. Entstehung und Gedankenwelt von Kātib Çelebis Ğihānnimā*. Quant au mythe de la muraille d'Alexandre et de la ville métallique, nous rappellerons, au sein de l'abondante littérature qui lui a été consacrée, deux contributions que nous avons consultées avec un intérêt particulier : Destrée, 1971 et Kappler, 1995.

2. En résumé, l'examen du texte montre qu'à sa mort en 1657, Kātib Çelebi était parvenu au quarantième chapitre, traitant du Daghestan et de la Géorgie. On constate qu'un premier continuateur, Ebū Bekir b. Behrām de Damas (mort en 1691), y apporta quelques ajouts, puis rédigea les chapitres 41 à 45, traitant de l'Anatolie orientale, des provinces ottomanes du Machrek et de la péninsule Arabique. Enfin, l'imprimeur, Ibrahim Muteferriqa, assumait la responsabilité du quarante-sixième et dernier chapitre, sur l'Anatolie orientale, mentionnant dans sa préface les encouragements qui lui avaient été prodigués par le *sheykh al-islām* en fonction lors de la parution de l'ouvrage. Ce haut personnage, Dāmād-zāde Ebū-1-khayr Ahmed Efendi, lui avait confié dans ce but manuscrits et notes laissés par Kātib Çelebi, qui étaient parvenus entre ses mains par des voies que nous cherchons à reconnaître dans Bacqué-Grammont, sous presse b.

3. Sur les particularités et l'histoire de cette ville, la source à la fois la plus accessible et la plus richement documentée demeure l'article de Barthold, 1913.

4. Evliyā Çelebi, p. 306-312. Cette édition est notoirement fautive mais, ne disposant pas de la reproduction du passage concerné dans le manuscrit autographe de l'auteur (fol. 315v-317v), et compte tenu de la modeste exploitation qui en est faite ici, nous suggérons de nous en contenter.

5. « D'après les paroles de certains chroniqueurs, sa construction se relie au roi arabe Iskender le Bicornu. Après avoir construit la muraille, Alexandre vint à cette Porte de Fer ». Pour résumer, Alexandre y tint conseil avec les sages qui l'accompagnaient et songea un moment à relier par un canal la mer Caspienne à la mer Noire. Le niveau plus bas de celle-ci (!) soulevant des difficultés dont la solution aurait exigé un temps excessif, le Bicornu se contenta d'ériger une nouvelle muraille : « Depuis Demir Qapu jusqu'à la mer Noire, sur une distance de sept étapes à travers les montagnes du Daghestan, il fit faire trois rangées de puissantes murailles et trois rangées d'immenses fossés. Cette muraille devint la limite entre les peuples de l'Iran et du Touran qui se trouvaient à l'est [d'une part], ceux des Beni Ashfar [Asfar], des Criméens et des Russes qui se trouvent dans le Desht-i Qipçaq [d'autre part]. Actuellement, dans les monts Dārbān qui se trouvent dans le mont Elburz, trois rangées de murs et trois rangées de fossés ont été vus par cet humble Evliyā. [...] Alexandre construisit ce Demir Qapu à l'extrémité de la muraille qui se trouve sur la mer des Khazars ». Si Evliyā Çelebi est souvent un narrateur plus fidèle qu'on ne croit, il s'agit ici de l'un des nombreux '*adjā'ib*', "merveilles" dans l'acception étymologique du terme, dont il avait la charge d'émailler les conversations dans les festins et soirées des pachas de son temps. Estimables l'un et l'autre dans leur propre genre, le *Cihān nūmā* et le *Seyāhat-nāme* doivent être considérés avec des regards différents, ce qui n'interdit nullement de comparer ce qu'ils relatent.

6. D'après Hinz, 1955, p. 63, 1 *mil* = 4.000 *zirā'* canoniques = un tiers de parasange (*fersakh*) = environ 2 km ce qui confirme l'échelle de la carte du *Desht-i Kebir*, dans l'édition du *Cihān nūmā* réalisée par Ibrahim Muteferriqa : 22 *fersakh* = 66 *mil* = 3 *merhale* = 20 *sā'at*.

7. Les Khazars, apparus dans le Daghestan au début du VII^e siècle et qui, souvent alliés aux Byzantins, avaient coutume de prendre les Arabes à revers en Transcaucasie. Après un long déclin où ils parvinrent à se maintenir entre la Crimée et le Daghestan, ils furent finalement éliminés par les efforts conjoints des Russes et des Byzantins. Les Khazars eurent effectivement l'occasion d'affronter Chosroès II et les derniers Sassanides, mais ceux-ci se trouvaient trop affaiblis pour tenter d'endiguer leur avance par des travaux aussi importants que ceux qu'on va voir décrits.

8. Nous conservons cette transcription pour éviter toute équivoque : dans l'esprit du citadin policé qu'était Evliyā Çelebi, *Türk* ne peut évoquer que des éleveurs nomades des profondeurs de l'Anatolie ou des congénères plus frustes encore aux confins extrêmes du lointain Turkestan.

9. Evliyā Çelebi : « Son deuxième bâtisseur fut Nūshirvān [Anūshirvān] ; le troisième, Yezdedjerd Shāh ; le quatrième, Shāh Ismā'il ; le cinquième, Ōzdemir oghli 'Othmān Pasha ». À propos de ce

dernier, il faut souligner que Kātib Çelebi ne fait aucune allusion à l'occupation ottomane assez longue que connut la place à la fin du XVI^e siècle.

10. Il doit s'agir de la "toise d'architecte" (*zirā-i mi'māri*), valant 0,758 m, cf. Hinz, 1955, p. 59.

11. Evliyā Çelebi : « La forteresse est de forme carrée, avec un périmètre de onze mille soixante pas. Elle a soixante-dix grandes tours ».

12. Evliyā Çelebi note que, comme la forteresse se trouve sur le rivage, « l'agitation de la mer frappe la base de la muraille. [...]. Actuellement, on peut voir ses tours et ses murailles dans la mer. Depuis le rivage, la longueur de la muraille est d'un jet de flèche. » Si notre voyageur ottoman avait eu connaissance du passage de Mas'ûdi évoqué ici, ou avait remarqué sur place une avancée plus considérable de la muraille dans la mer, on peut penser que son texte n'aurait pas manqué de se faire l'écho de tels prodiges.

13. Voici le texte dont il est question dans Mas'ûdi, p. 231-232, § 619 : « il bâtit sur la mer [Caspienne], à l'aide d'outrés de cuir gonflées, une muraille de rochers, de fer et de plomb. Ces outres s'enfonçaient dans l'eau à mesure que la construction s'élevait ; lorsqu'elles s'arrêtèrent sur le fond, et que la muraille dépassa le niveau de l'eau, des plongeurs, armés de poignards et de coutelas, crevèrent les outres ; la muraille, se fixant solidement dans le sol sous-marin, atteignit alors la hauteur du rivage ».

14. *Nazm-i kerim*, c'est-à-dire le Coran, XVIII, 93-97 : « [Dhû 1-qarnayn] suivit une corde [céleste] jusqu'à ce qu'étant parvenu entre les Deux Dignes, il trouvât, en deçà d'elles, un peuple qui ne pouvait comprendre un langage. [Ces gens] dirent : "Ô Dhû 1-qarnayn ! Les Gog et les Magog sèment le désordre sur la terre. Pourrions-nous te remettre une redevance, à charge que tu établisses une digue entre eux et nous ?" - "Ce que mon Seigneur m'a conféré vaut mieux [que vos dons]" répondit Dhû 1-qarnayn. "Aidez-moi avec ardeur [et] j'établirai entre vous et eux un rempart. Apportez-moi des blocs de fer !" . Quand il eut comblé l'espace entre les deux versants [des monts], il dit : "Soufflez !" . Quand il eut fait du fer [une masse de] feu, il dit : "Apportez-moi de l'airain que je verserai sur ce fer !" [Les Gog et les Magog] ne purent ni escalader ce rempart ni y pratiquer une brèche. [Dhû 1-qarnayn] dit : "Ceci est une bonté de mon Seigneur. Quand viendra [la réalisation de Sa] promesse, il rasera ce rempart : la promesse de mon Seigneur est inévitable" ».

15. Il est remarquable que Kātib Çelebi ne retienne pas l'un des éléments importants du récit coranique : celui de la fusion du fer et de l'airain dont la connaissance assurait à Dhû 1-qarnayn un pouvoir peu commun sur la matière. L'absence d'intérêt de Kātib Çelebi à l'égard des grands métallurges légendaires apparaît de même dans son récit excessivement bref (p. 371, de l'édition d'Ibrahim Muteferriqa) de l'épisode de la fusion de la montagne cernant l'Ergenekon, élément majeur dans la genèse mythique du peuple oghuz.

16. Le texte porte *miite'addibe*, qui n'a aucun sens en arabe et doit être un *lapsus calami* pour *miite'eddibe*.

17. Nous devons à M. Georges Bohas, qui l'a lui-même obtenue de la part de M. Ahmad al-Qādiri, de Damas, l'explication de ce distique du poète 'Umar Ibn Abi Rabi'a, énigmatique si l'on ignore celui qui le suit : « elle se lève en Syrie (*bilād al-Shām*) et lui au Yémen ». Surestimant sans doute les connaissances de son lecteur en poésie arabe, Kātib Çelebi veut ainsi dire qu'à l'instar des Pléiades (*Thurayyā*) et de Canope (*Suhayl*) que les lois de l'astronomie empêchent de se rejoindre, le Bicornu et Iskender ne sauraient en aucune manière être reliés l'un à l'autre.

18. On trouve le texte en question dans *Le Livre des Routes et des Provinces*, de Ibn Khordadbeh (traduction Barbier de Meynard). Barbier de Meynard dit avoir identifié chez d'autres auteurs arabes ou persans huit relations dérivées de celle-ci.

19. Kātib Çelebi ayant résumé cette description au point qu'elle devient parfois obscure, il ne nous semble pas excessif de donner ici *in extenso* la traduction par Barbier de Meynard (*Livre des Routes et des Provinces*, p. 242-244) de celle, attribuée à Sellām, de la muraille d'Alexandre : « Nous étions arrivés devant une montagne lisse et sans végétation, coupée par une vallée large de 150

coudées (*zirā'*). Deux énormes piles (ou jambages) (*'idādat*) de 25 coudées de large et formant une saillie de 10 coudées, s'élevaient sur chaque versant de la montagne, à droite et à gauche de la vallée, bâties en briques (*libn*) de fer, recouvertes de bronze (*nuhās*), sur une hauteur de 50 coudées. Entre ces deux piles s'étendait une barrière (*darwand*) en fer de 120 coudées de long ; elle était ajustée à chaque pile, à une profondeur de 10 coudées, sur 5 de large. Au-dessus de la barrière, une maçonnerie massive en [briques de] fer et [de] bronze se dressait jusqu'au sommet de la montagne, à perte de vue ; elle était couronnée de créneaux (*sharatāt*) en fer, reliés entre eux par des hourdis en forme de cornes (*fī taraf*" *kulli sharafat*" *qarnin yuthnā kullu wāhidaf*" *'ilā sāhibati-hā*). La porte aussi en fer avait deux battants (*misrā'*) de 50 coudées [...] de large, sur 5 d'épaisseur ; les gonds étaient proportionnés aux dimensions de la barrière. Sur la porte, et à 25 coudées du sol, on voyait une serrure (*qufl*) longue de 7 coudées et d'une brasse (*bā'*) de circonférence ; au-dessus de la serrure, un verrou (*ghalaq*) plus long que celui-ci, et dont les deux crampons (*qafizāt*) avaient chacun deux coudées. Une clef pendait au-dessus du verrou, longue de 7 coudées et demi, et terminée par douze dents (*dandānkānat*) de fer d'une force étonnante. La chaîne qui la retenait était longue de 8 coudées sur 4 empan (*aṣbār*) de diamètre, et l'anneau auquel elle était rivée ressemblait à l'anneau des machines de siège (*mandjaniq*). Le seuil de la porte avait 10 coudées de haut, sur un développement de 100 coudées, non compris la maçonnerie placée au-dessous des deux jambages, et la partie saillante de 5 coudées. La coudée dont il est parlé ici est la coudée noire (*z/rā' al-sawda*). » D'après Hinz (1955, p. 54, 55), le *bā'* ou *qāma* valait quatre arca'canoniques de 49,85 cm, ou un millième de *mil*, soit environ deux mètres ; un *z/rā'* "noir" valait 54,04 cm. Il ne fait pas mention du *Sibr*, "empan". On trouvera un examen plus approfondi des sources arabes classiques sur le pays de Gog et Magog et la muraille d'Alexandre dans Miquel, 1975.

20. Les chiffres entre crochets renvoient à ceux qui figurent dans la traduction présentée supra par J.-L. Bacqué-Grammont.

21. Pour l'ouvrage collectif *Vies et romans d'Alexandre*.

22. Pour D, je me suis fondé sur l'édition de Chabot, 1927 ; pour M, sur le manuscrit de la Vaticane (Syr. 58), et pour S, sur Reininck, 1983.

23. Encore que I, v. 212 ; II, v. 252 ; III, v. 257 donnent en parallèle : le(s) peuple(s) de Japhet et de Magog (allusion à Genèse, X, 2).

24. Dans les transcriptions du syriaque, je ne distingue pas les voyelles brèves des longues.

25. Dans I, le menu ne comporte que de la « chair de fils d'hommes ».

26. Dans I : « mangent des hommes ».

27. Je traduis ce vers en suivant III, v. 632. Les deux autres recensions portent : « pleins de malédiction et d'un grand jugement ».

28. Je tente de rester au plus près du texte syriaque dont le style haché rend bien l'horreur du spectacle, quitte à faire souffrir le français.

29. Budge traduit « they wound a man with knives ».

RÉSUMÉS

Parmi les mythes récurrents à travers les lieux et les âges, celui du bâtisseur de murailles défendant une humanité civilisée contre l'Autre, sous ses aspects les plus effrayants, a connu une durable fortune depuis le prototype d'un Alexandre le Grand légendaire jusqu'à des avatars

composites, bien vivaces dans nombre de littératures islamiques.

En trois points différents de cet inépuisable domaine de recherche, chacun des auteurs a procédé à un sondage sommaire. Il en ressort maint exemple de continuités, de parallélismes et de confluences complexes, mais aussi les premiers signes d'érosion des mythes sous l'effet d'un esprit critique attisé par le vent d'Occident.

Among the myths that keep cropping up at all times and in all places, the one about the builder of walls defending civilized humanity against the Other, under his most frightening aspects, has always enjoyed great popularity. From the prototype of a legendary Alexander the Great it has gone through various transformations, and has also been kept alive in many of the Islamic literatures. On three different aspects of this inexhaustible field of research, each of the authors has made a brief survey. The result shows quite a few examples of continuities, parallelisms and complex convergences, but there also appear the first signs of an erosion of the myths through the effect of a critical spirit aroused by the Western approach.

AUTEURS

JEAN-LOUIS BACQUÉ-GRAMMONT

C.N.R.S., Paris : « Quelques notes ».

FRANÇOIS DE POLIGNAC

C.N.R.S., Paris : « Alexandre, le "Bicornu" et les peuples de Gog et Magog ».

GEORGES BOHAS

Université de Paris VIII : « Les abominables fils de Gog et Magog dans les sources syriaques ».